

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 71

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'invisible aimée
Autor: Bertot, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications

S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

à

Porrentruy

—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE Château de Porrentruy

VIEUX RÉCIT

par A. BIÉTRY

(SUITE ET FIN)

Cet édifice d'une solidité remarquable a 144 pieds de circonférence et 82 pieds de hauteur. Nous avons découvert tout récemment un canal de cheminée pratiqué dans l'épaisseur du mur et débouchant sous le toit entre deux créniaux ; en ayant sondé la profondeur, celle-ci nous a amené à la base du premier étage, au-dessus du rez-de-chaussée. On a prétendu qu'un escalier pratiqué dans l'épaisseur du mur, comme à la R. fousse, et reliant les divers étages devait exister ; mais c'est ce que nous n'avons pu être à même de vérifier. Seulement nous avons pu nous convaincre par un reste de mur vertical appartenant au bâtiment de la Chancellerie que la tour avait eu primitivement une hauteur de quelques pieds de plus qu'à présent et que les créniaux la couronnaient au si verticalement. Ceux qu'on voit actuellement ne doivent remonter qu'à la date que nous avons indiquée plus haut et à laquelle la toiture bizarrement assise, en retrait, et pesant entièrement sur la partie intérieure du mur a été refaite. Le poids énorme de cette toiture, formant ainsi une forte pression vers l'extérieur, a dû produire les fissures à sez prononcées qu'on remarque, surtout dans les voûtes, et

qui peuvent, avec le temps compromettre la sécurité de l'édifice.

Le bâtiment neuf ou de la princesse Christine, reliait au sud la Chancellerie à la tour du Trésor et fermait la cour de ce côté. Comme nous avons déjà donné des renseignements suffisants sur cette princesse, sur ses relations avec la cour du prince et sur l'origine du bâtiment auquel son nom reste attaché, nous nous bornons à la description intérieure, tout en disant quelques mots au sujet de la façade vers la cour. Les pierres de taille employées à cette belle façade pour l'encadrement des portes et des fenêtres, proviennent des carrières de Bourrignon. La porte principale est à plein cintre et d'un bel effet. Trois autres portes donnant sur divers appartements sont plus simples d'ornementation, de forme rectiligne, surmontée, chacune d'une espèce de triangle composé de deux pierres posées sur la corniche de la porte et se rejoignant par le haut.

La porte principale dont nous venons de parler s'ouvre sur un large vestibule au fond duquel une porte introduit dans une pièce qui servait de salle d'attente, aujourd'hui le bureau du directeur de l'établissement. A gauche en entrant dans le vestibule, une porte s'ouvre sur une vaste salle comptant quatre croisées donnant sur la cour, et quatre vers la ville. C'était la salle des concerts. Elle a été transformée depuis l'établissement de l'orphelinat et partagée en deux grandes pièces et deux cabinets qui forment le logement du directeur. D'ici l'on passe dans deux autres appartements composés chacun d'une chambre et d'une

antichambre, puis on entre dans la vieille cuisine, qui communique à son tour avec le bâtiment de la Chancellerie, au-dessus des Sept-Pucelles. La pièce dans laquelle on entre ici, était jadis la boulangerie, dont le vaste four existe encore dans la vieille cuisine dont nous venons de parler, et à côté duquel on voit l'antique cheminée dans laquelle on pouvait rôti un bœuf.

Revenant au vestibule, une porte en face de celle par laquelle nous y entrons, nous introduit dans une belle et grande pièce prenant jour sur la cour, par deux grandes fenêtres, et par deux autres vers la ville. C'était ici la salle de réception, le salon d'honneur de la princesse Christine. C'est aujourd'hui la salle dite des Princes à cause des portraits des 13 derniers Princes-Evêques de Bâle qui ont résidé à Porrentruy. Cette salle sert aux réunions du Conseil d'administration de l'hospice. On peut voir dans l'un des angles un relief qui représente le château tel qu'il fut au temps de toute sa splendeur. Ce travail a été fait par nous après de longues et consciencieuses études.

De cette salle de réception, on passe dans une autre grande pièce éclairée par deux fenêtres vers la ville, mais sans jour du côté de la cour. C'était la chambre à coucher de la princesse, dont le lit était renfermé dans une grande alcôve qui se voit encore au fond de la pièce. Trois autres petites attenantes servaient de logement à la femme de chambre et à ses aides. D'ici une porte donnait accès dans la cour par un perron de quatre marches.

Du côté de la ville, on voit encore, au

Feuilleton du *Pays du dimanche* 12

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Il y avait aussi quelques bons tableaux et des gravures choisies avec goût. Mais il n'y avait pas de glace.

Dans le salon, par exemple.

Une partition — une des miennes, — était ouverte sur le piano.

Je m'assis et préludai.

Je n'avais pas entendu le plus petit bruit, pas un frôlement, pas un souffle, mais quelque chose me disait qu'Elle était entrée, qu'Elle était là, derrière moi. Aussi ne fus-je pas surpris de l'entendre entamer le récitif du duo du deuxième acte de *Pompeïa*. Quel duo, mon cher, nous chantâmes ce jour-là ! Jamais personne ne l'aura entendu exécuté de la sorte ! Nous le redimes

deux fois. Et pour couronner la séance, je lui demandai de chanter le grand duo du 4^e acte des *Huguenots*, qui est de la crâne musique, quoi qu'en disent les freluquets d'aujourd'hui.

Ce fut foudroyant de beauté. Aux derniers accords je délirais, ma parole. Ah ! le pauvre piano en vit de dures, ce jour-là !

— Vous pouvez vous retourner, monsieur, dit doucement M^{me} Gautier.

Je me retournai.

Il n'y avait plus personne derrière moi....

De ce jour, ce fut fini. Je sentis que j'appartenais à cette femme, que j'étais son bien, sa chose, que je ne pourrais plus vivre sans elle, jamais, jamais. Je sentis que je ne pourrais plus vivre sans entendre cette voix, sans avoir auprès de moi, tel un ange tutélaire, tel le génie même de la musique, Cécile.

Eh ! que m'importaient, après tout, la gloire, les applaudissements, l'enthousias-

me de commande des foules imbéciles ? Que m'importaient les théâtres avec leurs forêts de carton, leurs claqueurs, leurs musiciens faméliques ? Que m'importaient les coulisses, avec leur pompier godiche, leur parquet empoussiéré, leurs figures enduites de blanc gras et leurs lèvres faites au cosmétique ? Que m'importaient les félicitations banales des abonnés, qui n'y entendent rien, et les tartines stupides des critiques, qui n'y entendent pas davantage ? Que m'importait tout cela, si le bonheur, la vie étaient ici ?

Que m'importait que la bien aimée ne pût, pour des raisons qu'il faudrait bien que j'aie connues un jour, qui ter sa retraire rustique, venir à Paris, briller elle aussi, — et de quel incomparable éclat, — sur la scène ! Que m'importait, après tout, si le bonheur, si la vie étaient ici ?

Peu après cette journée mémorable, où j'avais senti mon cœur irrémédiablement pris, lorsque Mme Gautier vint, comme à son

dessous des fenêtres du bâtiment neuf, à environ dix pieds plus bas que le niveau actuel de la cour, celles qui éclairaient les écuries, ce qui prouve que la partie sud de cette cour a dû être exhaussée d'autant lors de la construction de l'édifice actuel.

Nous quittons ici le château et nous descendons en ville par la porte de la Tour du Trésor, et par les escaliers déjà décrits.

FIN.

CHANTERIE

(Suite et fin.)

C'est fini Alain a dit adieu à ses maîtres et à ses brebailles.

C'est fini... Maintenant il est seul, abandonné, triste à mourir. Où le conduira la route ? Où s'arrêtera-t-il ? A quelle porte frappera-t-il ? Il ne le sait pas. Il est parti au hasard, sans but, avec le regret poignant d'Annal qui a pleuré en lui disant adieu. Ah ! la chère petite Annal ! Comme elle était bonne, douce, et jolie ?

Il est encore bien près de la ferme et déjà ses jambes sont lasses à ne plus pouvoir le porter ; une force le retient là, et, adossé contre un ormeau de la route, il ne quitte pas des yeux le toit qui lui fut si hospitalier et qu'il aperçoit brillant sous le soleil.

Sa volonté et son énergie succombant sous le poids de son chagrin, voici qu'il ne peut plus réagir ni même lutter. Des sanglots montent de son cœur à sa gorge qui se contracte douloureusement. Il étouffe. Alors, cachant son visage entre ses mains et se croyant bien seul, il pleure comme un enfant.

Soudain un vieux paysan qui passait s'arrêta, surpris et ému devant cette douleur.

— Eh bien, l'ami, fit-il, qu'avons-nous donc pour nous désoler ainsi ?

Le berger releva brusquement la tête, essuya vivement ses yeux et, honteux, répondit :

— Mais... cela ne vous...

Il n'acheva pas sa phrase, et, regardant mieux son interlocuteur, poussa une exclamation :

— Oh !... par exemple !... par exemple ! C'est vous père Toinet ?

Comment ! répéta le paysan non moins surpris, c'est toi... Alain ?

ordinaire, au devant de moi, je lui demandai, sans autre préambule, si Mlle Cécile consentirait à accepter mon nom.

— Je l'aime de toute mon âme, et le seul bonheur que j'ambitionne au monde est de devenir son époux...

— Ciel ! s'écria Mme Gautier avec désespoir, et en reculant d'un pas. Voilà bien ce que je redoutais !

Son émoi était tel que je dus la soutenir pour la conduire au banc de pierre, où je la fis asseoir. Un flot de larmes coulait de ses yeux.

— Ma pauvre enfant ! ma pauvre enfant ! criait-elle au milieu de ses sanglots.

Je la suppliai de me pardonner, de me dire d'où venait la grande peine que je lui causais, quelles douleurs j'avais réveillées en lui faisant une demande qui lui prouvait que j'ignorais tout.

— Chère Madame, ce que j'aime de Mademoiselle Cécile, c'est son âme, c'est sa voix, qui sont les seules choses que je connaisse d'elle, et les seules que je me soucie

Et, stupéfaits de leur rencontre, au point de ne plus rien trouver à se dire, ils restèrent naïvement immobiles et muets, à se regarder, se croyant l'un et l'autre le jouet de quelque hallucination, heureusement dissipée par l'arrivée inopinée de maître Chanterie.

Il avait guetté Alain au moment de son départ, et, voyant qu'il s'arrêtait et cachait son front dans ses mains, il accourait, craignant qu'il se trouvât malade.

— Non, merci, mon maître, répondit le berger. J'ai éprouvé une faiblesse, mais c'est fini et je vais continuer ma route.

— Où donc vas-tu ? demanda le nouveau venu ; moi, j'allais tout justement chez tes patrons. Je ne sais où tu habites que depuis huit jours, sans ça il y a beau temps que tu m'aurais vu.

— Reviens chez nous, dit Chanterie.

— Moins que jamais ! riposta Alain anxieux et cherchant à entraîner le bonhomme Toinet.

Celui-ci se dégagea, et se tournant vers le fermier :

— Je vas, dit-il, vous raconter pourquoi y ne veut point retourner chez vous et cherche à m'entraîner.

— Oh ! père Toinet !... supplia le berger.

— D'où donc que tu connais celui-là ? demanda le fermier. Par ma foi, je n'ai pas souvenance de l'avoir jamais rencontré jusqu'à ce jour, et toi...

— Nous, c'est plus de la millièème fois, bien sûr, que nous nous voyons ! interrompit le vieux. Voici qui vous étonne, pas vrai ? On vous expliquera. Relève la tête, Alain, et ne crains rien. Si j'ai fait tant de démarches pour te retrouver et si je suis venu de mon pays dans celui-ci, c'est que je voulais te parler, et, pourquoi pas l'avouer en franchise ? me faire pardonner... E-t-ce possible ?

— Je ne suis même pas fâché que ton maître se trouve là. Quand je te dis de relever la tête, que diable ! Voulez-vous m'écouter, maître Chanterie ? J'aime autant vous causer ici que chez vous où il y aurait tant d'autre monde.

— Pourquoi donc pas ? risposta le fermier de plus en plus intrigué et cherchant des yeux une place où il s'assit.

Le père Toinet en fit autant et força le berger à l'imiter.

Voici la chose, dit-il : écoutez.

Alain était un enfant qu'il avait pris à l'hospice. Vieux garçon, riche et libre, il

de connaître. C'est son âme, c'est sa voix que je la supplierai de m'accorder.

— Cè que vous me demandez est impossible, dit la pauvre mère en se tordant les mains. Vous ne savez pas, non, vous ne savez pas ce que vous demandez.

— Vous me glacez d'effroi ! Mais quel est-il donc, ce terrible secret qui broie ainsi vos deux existences, ô malheureuses femmes, et qui va sans doute en broyer une troisième ?

— A quoi bon le cacher maintenant, dit-elle lentement et comme se parlant à elle-même, à quoi bon le cacher ? Il vaut mieux, pour elle et pour lui, qu'il sache tout.

Elle fit un effort suprême, et, se tournant vers moi :

— Le secret de ma fille, monsieur, tient en deux mots. Elle s'appelle bien Cécile Gautier. Mais elle s'est appelée Jenny Thasia.

— Grand Dieu ! Est-il possible !

Je tombai sur le banc, le visage caché dans mes mains.

(A suivre.)

l'avait aimé et soigné comme sien avec l'aide d'une brave et dévouée servante, l'envoyant d'abord à l'école, et plus tard l'initiant sans fatigues aux travaux de la terre.

A l'école, Alain, très intelligent, apprit vite et bien ; chez lui, il fut un travailleur docile et actif, et son amitié pour lui s'accrut de toute l'estime qu'il lui portait.

Mais un jour vint où sa confiance et son affection s'effondrèrent brusquement et où le mépris remplaça l'estime.

Ah ! s'il avait su ! Comme il se repentait maintenant de l'injure faite au pauvre garçon ! Enfin, il pouvait, heureusement, tout réparer.

Un jour, quelqu'un le vola... On lui prit une grosse somme, six mille francs destinée à l'acquisition d'une vigne et d'un petit pré y attendant. Pour que le voleur eût découvert cet argent, bien caché cependant il fallait qu'il l'eût surpris au moment où il le serrait. Et qui pouvait l'avoir surpris, sinon Alain, le seul familier de la maison, ayant sa libre entrée dans toutes les pièces et tous les coins de la maison ?

Il nia, jura de son innocence et s'indigna, mais il ne fut pas cru, parce que, seul, il pouvait aller et venir à son gré dans le logis.

Affolé par la disparition de cette petite fortune, Toinet, malgré ses dénégations, l'avait brutalement chassé comme un vaurien en lui disant :

— Va te faire pendre ailleurs et remercie-moi de ne pas te livrer à la justice !

Ne pouvant vaincre l'obstination du vieux ni prouver son innocence de façon irréfutable, Alain était parti.

— J'ai fui votre colère et votre mépris, dit-il tristement, et pourtant !

— Tu ne les méritais pas, je le sais maintenant, mon pauvre petit, répliqua le paysan, et, si je ne t'avais pas retrouvé, je crois bien que la peine m'aurait tué. Je ne pouvais plus y tenir. Depuis que mon neveu — tu sais, celui qui vivait dans la débauche et que je refusais de recevoir — m'a fait appeler près de lui au moment de mourir et m'a avoué comment il s'était introduit chez moi et m'avait volé, je n'ai plus eu de repos. Je voulais te revoir, et j'en ai fait des démarches !

— Votre neveu ? c'était votre neveu ? s'écria Alain.

— Oui, le misérable ! C'était lui. Depuis un an, je te cherche et te fais chercher. De t'avoir chassé pesait lourd sur ma conscience. Et penser que, arrivé ici seulement une heure plus tard, je te perdrais encore !... Mais à présent, oh ! à présent, tu ne me quitteras plus, je vais t'emmener avec moi et saurai bien te faire oublier le passé, car je...

— Un instant ! interrompit maître Chanterie ; ne vous en déplaie, Alain est à moi aussi bien qu'à vous. M'est avis même qu'il l'est davantage, puisque, lorsque votre porte s'est fermée pour lui, la mienne s'est ouverte toute grande pour le recevoir.

— Mon bon maître ! répliqua le jeune homme. Sans lui, père Toinet, je serais mort de misère sur le chemin, car j'allais au hasard en quête de travail et personne ne voulait m'en donner parce que je ne pouvais montrer de certificats. Un soir, je suis tombé de faim et de froid au seuil de cette ferme que vous voyez là-bas, et l'on m'a recueilli, réconforté, gardé.

— Je ne dis pas... murmura Toinet, mais puisque tu t'en allais...

— Savais-tu bien, demanda Chanterie, tout le chagrin que tu nous faisais ?